Nos prochains spectacles

Le Naufrage du Titanic une comédie
de Hans Magnus Enzensberger
mise en scène Pierre-Alain Chapuis
du 14 février au 16 mars 1997

Le Cocu magnifique
de Fernand Crommelynck
mise en scène Laurent Rogero
du 6 mars au 6 avril 1997

Le Triomphe de l'échec
texte, mise en scène et musique Gildas Milin
du 25 mars au 27 avril 1997

Mises en scène de Philippe Adrien :

Kinkali de Arnaud Bédouet
Théâtre National de la Colline
du 9 janvier au 2 mars 1997

Les Bonnes de Jean Genet
Théâtre du Vieux Colombier
(reprise) du 14 janvier au 23 février

Atelier Witkiewicz (Conservatoire National d'Art Dramatique)
au C.F.P.T.S. Bagnolet
du 27 février au 4 mars

ARRT/Philippe Adrien -
Cartoucherie
Administration :
Marie-Noëlle Boyer et
Ghyslaine Plat
Tél. : 01 43 65 66 54
Tournée :
Huguette Kingué
Tél. : 01 45 42 52 68

Théâtre de la Tempête
Cartoucherie
Route du Champ de Manœuvre
75012 Paris
Administration : 01 43 74 94 07
Fax : 01 43 74 14 51
Réservation : 01 43 28 36 36

Le Théâtre de la Tempête est subventionné par le Ministère de la Culture et la Ville de Paris.

la Tempête

L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer

de COPI
mise en scène PHILIPPE ADRIEN

Décor :
Gérard Didier
Costumes :
Cidalia Da Costa
assistée de Jac Ward
Lumières :
Lauriano de La Rosa
Musique :
Ghédalia Tazartès
Maquillages :
Bernadette Poulin
Perruques :
Guillaume Tixier
Assistante à la mise en scène :
Laurence Renn
Régie : Stéphane Butkovic,
Gilles David, Arnaud Pilon,
Bernard Thézan

avec

Margot Abascal :
Irina

Christophe Reymond :
Madre

Benoît Strebler :
Madame Garbo

Dominique Boissel :
Général Pouchkine

Jean-Daniel Magnin :
Garbenko

Ont contribué à la réalisation du spectacle :
Jean-Pierre Granier et son atelier :
construction décor
Chantal Petiot : *peintures*
Alice Rottier :
assistante-stagiaire à la mise en scène
Remerciements à Julia Zimina,
Robert et Marie-Jo Bouchez

du 21 janvier au 23 février 1997
du mardi
au samedi 20 h,
dimanche 16 h 30

Production : ARRT/Philippe Adrien, avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.
La Compagnie ARRT est subventionnée par le Ministère de la Culture de la Ville de Paris.

Une blague sans doute

Madre, comme son nom l'indique, serait tout simplement la mère d'Irina, et Garbo sa maîtresse de piano, s'il ne régnait dans *l'Homosexuel* de Copi une vertigineuse confusion quant à la différence des sexes et au désir. Irina, tantôt fille, tantôt garçon ou encore transsexuel(le), est l'enjeu d'une lutte sans merci entre les deux autres dont, à vrai dire, le sexe n'est guère plus assuré... Infernal chassé-croisé auquel se trouvent mêlés deux comparses - tout aussi ambigus quoique mâles et militaires - Garbenko et Pouchkine.
Copi situe l'action en Sibérie au Goulag, sur fond d'épidémie provoquée par un mystérieux virus des steppes... Le toubib s'appelle Feydeau. On se dit qu'avec un nom pareil il a peu de chances de trouver le remède à ce qui d'abord semble n'être qu'une mauvaise grippe. C'était au début des années 70 ; Copi en son génie si singulier avait-il tout deviné ? Une blague sans doute, mais qui résonne aujourd'hui comme une prophétie.
L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer est d'abord un pur plaisir de théâtre.

Philippe Adrien

Scandaleusement classique

Copi agite son théâtre devant nos yeux comme un rideau aux couleurs démentes. Tout y semble factice, outré, démesurément dérisoire. Et cependant, réglée comme une boîte à musique, sa fantaisie *opère* peu à peu ce miracle si difficile à accepter pour une âme française : on rit, et en même temps, on descend au tréfonds de la tragédie. C'est parce que, par-delà l'absurde, le théâtre de Copi a scandaleusement la perfection classique du Nô, du théâtre élisabéthain, ou des chorégies antiques : acteurs travestis, lourdement maquillés, que les chaussures à talon soulèvent sur les cothurnes du pathétique ; des histoires de cul et de pouvoir mêlées à des histoires de famille, sur un mode fragmentaire, pour laisser un vaste champ à la douleur pure. Le tout à la vitesse " boulevard ". Dans *l'Homosexuel*, le faux est vrai à faire mal : collages hybrides de sexes, de bouts d'origines, d'éclats de fictions, au fil d'un savant badinage de travelos. Mais attention : les protagonistes sont ici, au sens strict, des *acteurs incarnés*. Une incarnation travaillée sur le billard, par l'opération du Saint-Scalpel. Les transsexuels sont des acteurs qui, ma foi, vont jusqu'au bout. Copi les boucle au goulag dans la scène circulaire de leur histrionisme. Il pioche le nom de certains personnages de ce théâtre inverti dans le réservoir des citations : Garbo, Pouchkine, Feydeau... Cela vaudra bien tout le cinéma du monde, le romantisme, et, pourquoi pas, la comédie de mœurs. Mais *la difficulté de s'exprimer*, quand tout a déjà été dit, va virer à la farce tragique. Et le théâtre, tourné, lui, en bourrique, retrouve le sens de cet inouï qui faisait tant frémir nos ancêtres lorsqu'ils se rendaient au jeu des acteurs.

Jean-Daniel Magnin

Froid jamais

Copi n'est plus. Tous l'aimaient. Ce n'est pas de chagrin qu'il s'agit. Et pourquoi dire quelque chose quand c'est le silence qui vous prend ? La dame reste assise, à droite, et c'est fini les visites.
Il n'y avait pas un être plus rare.
C'est fou comme des fois les mots manquent, en français. Qualité, noblesse, distinction, pureté, aucun ne va. Ne va pas du tout, et cependant, Copi, est dans ces eaux-là. Simplicité, délicatesse, fraîcheur, prévenance, c'est lui aussi, mais pas du tout les mots. Discrétion. Amitié.
Copi n'est plus : un trou dans le ciel, aujourd'hui gris presque blanc. Blanc comme l'entre-les-lignes du texte, comme les marges du texte, mais le mot " marginal " est plus impropre encore puisque Copi, sans reprendre souffle, mettait dans le mille : immigrés, écolos, homos, zizi, herbe, exil, taule, travelos, mouise, chiens, douleur dite morale à se foutre une balle dans le crâne. Savoir-vivre, humeur claire. Les rires qui font respirer. Vraiment personne comme Copi n'a récuré, jusqu'aux coudes, page par page, dessin par dessin, la merde des jours, personne n'est resté plus intact.
Tout nu, sur la scène, maigre comme un clou, peint en vert, sortant en coup de vent du frigo pour plonger dans la cuvette, l'ange gardien est apparu, discret comme pas deux mais en gloire, on en a les yeux éblouis. Et l'année dernière encore, tiré à quatre épingles en complet sombre ajusté, on se tient droit jeune homme, il raconte une histoire de nègres qui font les cent coups dans une vespasienne sur les pentes du Sacré-Cœur, c'est l'ange du Mal. " *Lucifer est le souffleur. Il a possession de la brochure* ", c'est de Claudel, quel téléscopage !
Le dernier souvenir de Copi, c'est l'hiver 86, dans sa chambre. Carrément au-dessous de zéro. En bas, tous les trottoirs sont verglacés, rue des Abbesses, rue Lepic. La chambre de Copi n'est pas chauffée, il garde la fenêtre grande ouverte. Sur une chaise de bois, devant une table de bois, il prend des pincées dans une boîte en fer, se roule un joint. La maigreur de ses poignets, son visage de silex, ses yeux de feu noir, son sourire. Douceur infinie. Il parle de son père. Voyages avec lui quand il était enfant, transatlantiques, premiers temps du *Nouvel Obs*, Lavelli. Bagarres entre homos dans les escaliers de l'immeuble. Sida. Il range la petite boîte en fer dans le tiroir de la table. Un verre de vin. Il n'a pas froid ? Non, le froid il ne connaît pas. Jamais.
Se taire puisqu'il n'est plus. Le vide à gauche sur la page. A droite, assise, la dame. Elle écoute ce vide, les yeux serrés.

Michel Cournot
Le Nouvel Observateur,
18-24 décembre 1987.